

Même la chère Genève devient bon marché pour les étudiants américains

Effet Trump Les candidatures en provenance des États-Unis ont bondi jusqu'à 80% dans certaines hautes écoles du pays. Les raisons financières pèsent autant que le climat politique.

Benno Tuchschnid

Gabrielle Shell et Andrew Travis étudient une matière de niche dans une école d'élite à Genève: ils suivent un master en International Development Studies au Geneva Graduate Institute. Les deux étudiants américains ont choisi de suivre leur cursus en Suisse. Et selon notre sondage, ces cerveaux d'outre-Atlantique sont de plus en plus nombreux dans les universités de renom helvétiques.

Pourquoi de plus en plus d'étudiants comme Gabrielle Shell et Andrew Travis viennent-ils en Suisse? S'agit-il d'un effet Trump?

Dès le début de son second mandat, il y a un an, le président américain est parti en guerre contre ce qu'il appelle les «universités d'extrême gauche». Donald Trump a exigé des universités qu'elles mettent fin à leurs programmes de soutien à la diversité et a gelé des milliards de dollars de fonds fédéraux. Des universités de pointe comme Harvard et Columbia ont également été touchées. On peut en conclure que Donald Trump est à l'origine de l'augmentation du nombre d'étudiants américains en Suisse.

Mais la situation n'est pas si simple. Gabrielle Shell et Andrew Travis reconnaissent que le contexte politique a pesé dans leur décision. «Dans notre domaine d'études en particulier, les perspectives ne sont pas bonnes aux États-Unis», explique Gabrielle Shell, qui souhaite se spécialiser dans les questions migratoires. Andrew Travis abonde dans son sens: «La situation politique aux États-Unis pousse de nombreux étudiants à envisager des études à l'étranger.»

Mais c'est surtout pour des raisons financières qu'ils ont choisi d'étudier à Genève. «Cela peut paraître fou, mais en étudiant à Genève, j'économise de l'argent et, en plus, je reçois une meilleure éducation», dit Andrew Travis. Aux États-Unis, les étudiants accumulent en moyenne 38'000 dollars de dettes pour financer leurs études. Andrew Travis et Gabrielle Shell ont obtenu leur bachelors dans de grandes universités américaines: lui à l'Université Seton Hall, dans le New Jersey, elle au Wellesley College, près de Boston. «Une année d'études y coûte environ 90'000 dollars», précise Gabrielle Shell.

En comparaison, même la chère Genève fait figure de bon marché. Gabrielle Shell et Andrew Travis habitent dans des logements étudiants subventionnés. «Les moins de 25 ans prennent les transports publics gratuitement à Genève et on n'a pas besoin d'une voiture», détaille par ailleurs Andrew Travis.

Lauréats du Prix Nobel

Mais ce ne sont pas seulement les étudiants qui affluent en nombre croissant. Des acadé-



Gabrielle Shell et Andrew Travis font partie des centaines de jeunes Américains attirés par la Suisse. Laurent Guiraud



«Dans notre domaine d'études en particulier, les perspectives ne sont pas bonnes aux États-Unis.»

Gabrielle Shell
Étudiante au Geneva Graduate Institute

miciens de haut niveau viennent également s'installer en Suisse. En décembre dernier, le Conseil des EPF a nommé de nouveaux professeurs. Sept d'entre eux venaient de l'étranger, dont quatre

Le phénomène en chiffres

EPFL: 320 personnes ayant étudié auparavant aux États-Unis ont postulé pour des masters à Lausanne. C'est 60% de plus que l'année précédente. Pour les postes de doctorants, le nombre a augmenté de 31%.

EPFZ: 680 personnes en provenance des États-Unis ont déposé leur candidature pour une place de master, soit une augmentation de 46%. Le nombre

des États-Unis – un chiffre inégalé par rapport aux autres pays.

D'autres institutions bénéficient également de cette dynamique: en octobre 2025, l'Université de Zurich a annoncé que les lauréats du Prix Nobel Esther Duflo et Abhijit Banerjee, actuellement au Massachusetts Institute of Technology (MIT), rejoindront sa Faculté des sciences économiques en juillet 2026. Les deux économistes, spécialisés dans la lutte contre la pauvreté, n'ont pas encore commenté publiquement les raisons de leur départ. L'année dernière, un académicien américain avait postulé à l'Université de Bâle en indiquant explicitement vouloir quitter les États-Unis.

L'attribution de postes de professeurs est un processus qui s'étend sur plusieurs années. Ceux qui sont sur le point d'entamer leur mandat en Suisse

d'étudiants ayant effectivement entamé des études de master et ayant auparavant étudié aux États-Unis a lui aussi augmenté de manière significative, passant de 53 à 123 l'automne dernier.

Geneva Graduate Institute: dans cette petite école pour futures diplomates, fonctionnaires de l'ONU et collaborateurs d'ONG, on a enregistré 80% de candidatures supplé-

ont postulé avant même le début du deuxième mandat de Donald Trump. C'est notamment le cas de Cammy Brothers: la professeure d'histoire de l'architecture rejoindra l'EPFL début mai pour y créer son propre laboratoire. «La politique n'a pas joué de rôle direct dans ma décision, mais le climat dans les universités, si», confirme-t-elle.

En 2021, elle a découvert la Suisse en tant que professeure invitée à l'EPFZ et en était revenue enthousiasmée, notamment par les étudiants. À Zurich, elle a vécu un «échange libre et authentique» qui l'a inspirée. Cammy Brothers estime que ce sont surtout les professeurs européens aux États-Unis qui envisagent actuellement un retour. «L'ambiance dans les universités américaines est décourageante. La pression vient de tous les côtés. J'ai de nombreux collègues

mentaires en provenance des États-Unis, comme le confirme la directrice de l'établissement, Marie-Laure Salles, dans une interview au «Temps».

Université de Genève: entre 2024 et 2025, le nombre d'étudiants américains a augmenté de 25%, passant de 120 à 154 dossiers déposés. La majorité de ces candidatures concernaient la Faculté de médecine.

«L'ambiance dans les universités américaines est décourageante. La pression vient de tous les côtés.»

Cammy Brothers
Professeure d'histoire de l'architecture

dans des universités de pointe qui doivent faire des économies massives et réduire le nombre de postes de doctorants.»

Une Suisse prisée

C'est aussi ce que constate Martin Vetterli, qui a présidé l'EPFL jusqu'à l'année dernière. Ayant enseigné et mené des recherches dans les universités américaines Columbia, Berkeley et Stanford, il déclare: «Si je devais à nouveau prendre une décision aujourd'hui, il est possible que je n'irais plus aux États-Unis.»

Il qualifie la situation actuelle de «chance pour la Suisse». Pas seulement parce que des étudiants américains très bien formés s'installent ici: «Dans les sciences exactes notamment, des régions entières du monde

voient même leurs meilleurs étudiants se voir refuser des visas pour les États-Unis.» La Chine et l'Iran, par exemple, en font partie. Ces étudiants se tournent désormais de plus en plus vers la Suisse. Plusieurs universités constatent d'ailleurs une hausse générale des candidatures venues de l'étranger – un signe possible que la Suisse profite de la situation actuelle.

Pas étonnant: en 2025, Trump a retiré les visas de plus de 8000 étudiants. La police de l'immigration ICE a traqué les étudiants étrangers sur les campus universitaires. Selon Martin Vetterli, l'EPFL avait déjà observé de telles tendances lors du premier mandat de Donald Trump.

Martin Vetterli met néanmoins en garde: selon lui, la Suisse ne doit pas se faire trop d'illusions. «Pour les matières importantes dont nous avons besoin afin de rester dans la course mondiale au leadership en matière d'intelligence artificielle, je ne vois pas encore de grand mouvement de talents vers la Suisse. Les investissements aux États-Unis restent massifs.»

La Suisse doit-elle donc recruter de manière plus ciblée des universitaires dans des disciplines stratégiquement importantes?

Pas de recrutement actif

Interrogées, toutes les universités suisses affirment ne pas mener de politique de recrutement active. Michael Hengartner, président du Conseil des EPF et donc autorité suprême des hautes écoles fédérales, déclare: «Notre business model ne se base pas sur le fait de gagner le plus d'argent possible avec des étudiants étrangers, comme dans d'autres pays. Nous voulons en premier lieu former pour l'économie suisse, et c'est là que les meilleurs talents de l'étranger nous aident, en particulier aussi des États-Unis et de leurs universités de pointe.»

Selon Michael Hengartner, ce modèle fonctionne bien pour la Suisse. Les chiffres le démontrent: la majorité des start-up de l'EPFZ sont créées par des étrangers. «Au final, nous sommes gagnants», dit-il. Quant aux étudiants étrangers qui ne restent pas ici après leurs études, ils deviendraient «des ambassadeurs de la Suisse à l'étranger». «Cela ne peut pas faire de mal dans ce nouveau monde», ajoute-t-il.

On ignore encore à quel groupe appartiendront Gabrielle Shell et Andrew Travis.

Gabrielle Shell ne se voit pas forcément aux États-Unis à l'avenir – comme la plupart de ses collègues américains d'ailleurs.

Andrew Travis, lui, souhaite travailler dans la coopération au développement sur le continent africain. «La Suisse est pour moi un tremplin vers le reste du monde», résume-t-il.

Traduit de l'allemand par Olivia Beuchat.